

L'ÉCLAIR

JOURNAL CATHOLIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISANT A LYON LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

France et départements limitrophes. . . . 1 an, 6 fr. — 6 mois, 3 fr. 50
Autres départements. 1 an, 7 fr. — 6 mois, 4 fr. »
Étranger. le port en sus.
Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Rue Mulet, 8, à l'entresol

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus

Il sera donné un compte rendu des ouvrages envoyés.

Les ANNONCES seront reçues aux bureaux du Journal

OUVERT DE 2 HEURES A 4 HEURES

Belle : place Bellecour, 3, dans la cour

Vente en gros : Rue Tupin, 31

SOMMAIRE : LE ROI EST MORT !!! — BULLETIN POLITIQUE, X. — COURSE AUX NOUVELLES. — PHILIPPE DE BOURBON, Augustin Rémy. — HENRI V. — FROHSDORFF Stéphane l'Aveugle. — LE DUC DE BORDEAUX, J. Duchâtel. — CONGRÈS NATIONAL. — COURRIER DE MARSEILLE, Raoul Ratonneau. — CONCERTS-BELLECOUR, Francisque. — BULLETIN FINANCIER, L. R. — VARIÉTÉS, E. R.

LE ROI EST MORT !

Au moment où notre dernier numéro sortait de sous presse nous parvenait la triste nouvelle :

LE ROI EST MORT !

Ah ! quelles tristes pensées nous ont suggéré ces quelques mots :

LE ROI EST MORT !

Nous nous trouvions à Frohsdorf devant ce lit de douleurs et nous entendions encore les derniers adieux de ce grand Prince.

Nous voyions cette Reine éplorée, victime résignée de nos fautes, de notre ingratitude. Autour, tous ces fidèles amis de la Royauté venus pour connaître et apprendre la grandeur dans le sacrifice.

Quel est le français, sur quelque coin du globe qu'il se trouve, sur quelque coin de terre qu'il ait établi sa tente, qui n'ait ressenti lui aussi, la même impression ? Son cœur a bondi, son esprit a été atterré à ces mots que lui apportait l'écho :

LE ROI EST MORT !

Dans une famille dont les membres sont épars et où chacun, oubliant ses proches, ne songe plus qu'à lui, si la nouvelle lui arrive : notre Père est mort ! il oublie tout : plus d'intérêt, plus rien, que cette pensée douloureuse : je n'ai plus de père !

Un père ! c'est l'horizon que peut parcourir la pensée de l'homme ; protecteur de l'enfant, conseil de l'adolescent, ami de l'homme viril, le Père résume en lui toutes les aspirations des siens.

La France a perdu son ROI.

Le peuple pleure son PÈRE.

Car la reconnaissance du peuple avait donné ce beau titre de père à Louis XII, à Henri IV.

Qui plus, parmi tous leurs successeurs, pouvait mieux mériter ce titre qu'HENRI DIEUDONNE DE BOUBON ? Qui plus que notre ROI aimait la France ? Qui plus que notre ROI s'était occupé du bonheur du peuple ?

Il avait dans cet exil où l'avait relégué l'ingratitude de son peuple, étudié plus qu'aucun autre les questions sociales. Pourquoi ?

C'est qu'il avait compris les devoirs que Dieu lui imposait en lui confiant son peuple privilégié, et sa pensée constante était pour répondre à ce devoir, de lui procurer satisfaction dans ses intérêts moraux et matériels.

Dieu s'est réservé le secret de ses desseins. Malgré nos prières, nos gémissements, mais peut-être à cause de nos fautes, de notre ingratitude, il a rappelé à Lui le ROI de France, il a privé le peuple de son Père.

La FRANCE ! ce nom nous impose, à nous aussi, un devoir à remplir. Les dernières paroles de CELUI que nous pleurons ont été pour la FRANCE. Si nous voulons rester dignes de LUI, n'oublions jamais ni ce pardon royal, ni cet amour qu'il avait pour notre Mère.

Elle agonise, elle est livrée aux derniers empiriques, pensons donc à la FRANCE.

Dans l'ancienne Monarchie lorsqu'on descendait, pour reposer auprès de ses aïeux, le dernier Roi, devant ce cercueil s'abaissait l'étendard royal et un héraut d'armes annonçait : « Le Roi est mort ! » Puis aussitôt se relevait l'étendard de la Maison de France et un second héraut s'écriait : « Vive le Roi ! »

Oui, SIRE, nous nous conformerons à vos dernières volontés, nous nous inspirerons de votre désir.

Devant ce cercueil à peine fermé, nous dirons : « LE ROI EST MORT ! » Puis nous refoulerons au fond du cœur les larmes qui nous oppressent et renouant les traditions de cette vieille monarchie qui a fait la FRANCE, nous crierons :

VIVE LE ROI PHILIPPE VII.

BULLETIN POLITIQUE

Le Roi est mort... et depuis huit jours la presse et l'opinion publique ne s'occupent que de ce terrible évènement, et tous, amis et ennemis, royalistes et républicains, faisant trêve à leurs luttes quotidiennes, se rencontrent pour rendre un dernier et solennel hommage à CELUI auquel il était impossible de ne pas accorder au moins toute notre estime et tout notre respect.

La France, qui l'avait, hélas ! méconnu durant sa vie et repoussé loin d'elle, l'a enfin salué comme son PRINCE, et à l'émotion causée par sa mort, a bien senti qu'elle perdait non seulement le plus brave, le plus loyal, le meilleur de ses enfants, mais encore le chef de ses destinées, son Roi.

L'Europe non plus ne s'y est pas trompée, et les cours étrangères prenant le deuil, envoient à la REINE leurs plus sympathiques condoléances, aussi bien que si ce monarque exilé mourait roi sur son trône, entouré de

toute la pompe du pouvoir et de tout le prestige de la souveraineté.

LE ROI DE FRANCE EST MORT, et c'est un deuil universel, comme si celui qui résumait en sa personne toutes les grandeurs et toutes les gloires du pays allait les emporter avec lui pour jamais dans la tombe.

Une exception pourtant doit être faite, et le seul de tous les journaux du monde, le *Journal officiel de la République française* est resté indifférent à la triste nouvelle, car il n'aura pas eu même une ligne pour enregistrer à titre de faits divers la catastrophe dont s'entretient l'Europe. Il annoncera les spectacles du jour et les heures de réception du préfet de police, mais il ne dira pas un mot de la mort du descendant de ceux qui pendant quatorze siècles ont gouverné la France et l'avaient faite, quoi qu'on en dise, grande, forte et prospère. Procédé bien petit et mesquin, à la vérité, et digne des Ferry, Thibaudin, Challemel et Compagnie.

Il faut avouer d'ailleurs que pour nos ministres les circonstances se compliquent étrangement et qu'un vent de tempête semble prêt à souffler sur eux, et sur nous aussi, malheureusement.

La guerre avec la Chine n'est plus une éventualité ni une simple menace, c'est un fait accompli, et ce sont ses milices, armées de remingtons et de canons perfectionnés que nos troupes vont avoir à combattre. Nous allons donc avoir à lutter contre de redoutables adversaires, n'ayant à leur opposer que quelques milliers d'hommes, décimés déjà par les rigueurs du climat colonial et les maladies. L'infanterie de marine, qui supporte tout le poids de cette guerre est, de l'aveu même d'un officier qui l'a écrit au *Soleil*, complètement désorganisée, affaiblie, désossée, c'est-à-dire que tous ses cadres ont été expédiés au Tonkin, et les instructeurs manquent à présent en France pour former de nouvelles recrues.

C'est le moment néanmoins que choisit la *République française* pour dire qu'il ne faut pas ébruiter l'effort qu'on a à accomplir, et qu'on doit, au contraire, envoyer sans ménager les millions et les soldats, afin de frapper un grand coup. Insensés ! qui vont prodiguer là-bas l'argent et le sang de la France pendant qu'autour d'elle l'Europe s'agite frémissante.

L'Allemagne continue par ses journaux, ses insultes et ses provocations, n'attendant qu'un prétexte pour envahir nos frontières et expérimenter de nouveau à nos dépens sa formidable organisation militaires. L'Angleterre, que le chancelier de fer a su gagner à sa cause, ne nous cache plus l'hostilité de son attitude, et semble prête à son tour à fondre sur nos colonies, tandis que l'Italie elle-même oubliant qu'elle nous doit son indépendance, et sa liberté, se range parmi nos adversaires, nous attaque par la bouche de ses journaux officieux, et s'arme contre nous, au moment même où, sans compter, nous versons notre or pour ses victimes d'Ischia.

L'orage gronde, l'horizon devient sombre, et pour pilotes qui avons-nous ? Ferry, Thibaudin, Challemel.

Dieu ait pitié de la FRANCE !

COURSE AUX NOUVELLES

Le lundi 3 septembre, jour où auront lieu, à Goritz, les obsèques royales, un service solennel sera célébré, à onze heures, dans l'église primatiale de Saint-Jean de Lyon, pour le repos de l'âme de

Monseigneur le comte de Chambord.

Les membres de l'ancien comité royaliste ont l'honneur de vous inviter à y assister.

Que Dieu ait pitié de la France.

Une quête sera faite pendant le service au profit des écoles catholiques.

Les Lyonnais offrent comme témoignage de leur fidélité une bannière qui sera déposée à Goritz sur le tombeau du Prince. M. le sénateur Lucien Brun veut bien se charger de cette mission à la tête de nos amis de la région qui pourront se joindre au fanèbre pèlerinage.

Cette bannière, de modeste proportion, se composera d'un champ de damas noir, entouré d'une large bordure blanche. Sur le champ noir sera peint au naturel, d'après une ancienne composition due au crayon de M. Steyert, notre habile archéologue, un lion héraldique supportant d'un côté les armes de la ville, de l'autre un étendard neutre.

La face opposée portera cette inscription :

AU ROI TRÈS CHRÉTIEN

HENRI V

DERNIERS HOMMAGES DES OUVRIERS ROYALISTES ET DES FIDÈLES DE LYON

Au bas, la date du jour des funérailles.

Notre devoir. — Beaucoup de nos ouvriers lyonnais, à la nouvelle de la mort du Roi, se sont demandés ce qu'il y avait dorénavant à faire.

Monsieur Le Mire, consulté à ce sujet, a répondu par la lettre suivante :

A nos amis les ouvriers royalistes,

Le Roi est mort... la France agonise sous les étreintes brutales des malfaiteurs dont la classe dite intelligente a lâchement accepté le joug.

Elle agonise, mais elle vit encore, nous lui devons avant tout notre dévouement sans mesure. Sur ce terrain, vous nous trouverez toujours avec vous.

Les desseins de Dieu sont impénétrables, parole du Roi sur son lit de mort, Dieu nous inspirera.

Vive la France !

NOEL LE MIRE.

Prières générales. — En France, à l'étranger, dans les villes comme dans les plus petites bourgades des prières ont eu lieu pour le repos de l'âme de Monseigneur le comte de Chambord.

Ces prières ont été dites aussi pour la Reine, pour la France, pour toute la famille royale.

Lundi prochain, jour des funérailles, elles auront lieu avec plus de solennité encore.

Nous avons tant besoin du secours de Dieu.

Deuil général. — La vieille coutume nationale, si touchante dans ses manifestations de fidélité, assimilait la mort du roi à la mort d'un père. C'était un père bien aimé que l'auguste prince qui vient de mourir, et les profonds regrets que laisse M. le comte de Chambord montrent que la France a compris l'immensité de la perte qui nous accable.

De toutes parts on nous a demandé combien de temps devait être porté le deuil du Roi. Les instructions qui nous sont parvenues nous permettent de répondre aux questions pressantes de nos amis. Le deuil sera porté comme celui d'un père. Il durera six mois.

Témoignage de respect. — A l'occasion de la mort du Roi, tous les gouvernements

étrangers ont adressé à Madame la comtesse de Chambord des télégrammes de condoléances. Tous, ou presque tous, se feront représenter aux funérailles, et chaque cour étrangère prendra le deuil qui est d'usage à la mort d'un souverain.

Insanités républicaines. — Le *Journal Officiel* n'a pas cru devoir annoncer la mort du descendant des Rois de France.

Voilà donc la délicatesse de ceux qui prétendent gouverner la France qu'ont faite les Bourbons. Et nous nous étonnons de la décadence de notre pays.

M. de Rochetaillée au Conseil général de la Loire a proposé sur la nouvelle de la mort du comte de Chambord, de lever la séance. Cette motion honore le noble baron qui en a pris l'initiative, mais un de ses collègues, qui n'en sera pas honoré, a posé la question préalable.

Pauvre peuple si grand, si noble dans ses instincts, combien tes élus méconnaissent ta pensée et t'abaissent, quand, dans de pareilles circonstances, ils prétendent parler en ton nom.

Pèlerinage à Lourdes. — Dimanche, le pèlerinage des cercles catholiques d'ouvriers a offert à la ville de Lourdes, si habituée pourtant aux manifestations religieuses, un spectacle qui a dépassé peut-être tout ce qu'elle avait encore vu.

À la cérémonie religieuse a succédé une fraternelle agape pleine d'entrain et de cordiale gaieté. Là régnait cette égalité que l'Evangile seul réalise; l'homme du peuple se voyait assis à côté de convives appartenant aux classes les plus élevées. Tous étaient heureux de se trouver unis dans les mêmes sentiments. M. le comte de Mun, interprète de la pensée commune, l'a exprimée dans un discours éloquent accueilli par de chaleureux applaudissements.

L'idée principale développée par lui est celle-ci : Au milieu de tous les deuils qui viennent affliger notre pays, l'Eglise seule demeure pour ranimer nos espérances. Elle se tient debout entre notre pays et la révolution menaçante ; à elle appartient de le sauver. Pareille à la digne protectrice qui a détourné de la grotte le cours envahissant du Gave, elle réussira, grâce à l'aide puissante de la sainte Vierge, à endiguer le flot destructeur de l'impiété.

Protestation. — Samedi dernier, à Chambéry, M^e Raymond, avocat, plaçant devant la Chambre civile, présidée par M. Germinjon, conseiller, a en terminant sa plaidoirie, protesté énergiquement contre les mutilations qui vont être faites à plusieurs de nos cours et tribunaux.

S'il n'y avait que suppression de sièges, passe encore, mais le but est de renvoyer des magistrats honorables des hommes intègres pour les remplacer par qui ?

Pour Ischia. — S. Em. le cardinal Guibert, archevêque de Paris, a fait parvenir au nonce apostolique la somme de *trente-trois mille francs*, produit des quêtes et offrandes recueillies dans les églises des diocèses de Paris, le jour de l'Assomption, pour les victimes du tremblement de terre.

C'est un joli chiffre, par ce temps de confiscation et de laïcisation !

Nécrologie. — Ces jours derniers mourait un des vétérans de cette modeste et si glorieuse armée qui a su conquérir à la religion, à la science, tant d'hommes éminents de notre temps. Le R. P. Babaz, professeur de la classe de philosophie à Mongré.

Il semble vraiment que la mort s'acharne depuis quelque temps à frapper dans la Compagnie de Jésus les hommes les plus éminents par leurs vertus, par leurs talents, et ils sont nombreux.

Banque de France. — La succursale de Lyon encaissera, sans commission, à partir du 1^{er} octobre prochain, le papier sur les localités suivantes :

Les Charpenne, la cité Lafayette, Villeurbanne, Montchat, la Villette, le Sacré-Cœur, les Maisons-Neuves, Monplaisir.

La Banque reçoit, dès à présent, ce papier à l'escompte.

Pour éviter aux personnes domiciliées dans ces localités éloignées de venir payer à la succursale les effets qu'elles n'auraient pu payer à présentation, un bureau destiné à recevoir le paiement de ces effets, et sis boulevard des Brotteaux, 68, sera ouvert aux principales échéances du mois.

Se trouvent aux bureaux de l'*Eclair*, rue Mulet, 8, ouverts de 2 à 4 heures.

Histoire d'Henri V, par Alexandre de Saint-Albin. Un magnifique volume in-8, prix : 5 francs.

Chants royalistes, troisième série, édition de luxe, prix : 1 fr. 40 ; édition populaire : 90 cent.

La Prophétie, par M. de Montrouï, prix : 15 cent. (Voir aux annonces.)

Le Portrait du Roi. — Le *Clairon* tient à la disposition de chacun de ses abonnés et lecteurs de magnifiques portraits du Roi, faits d'après des procédés nouveaux et qu'il laisse à 25 fr. pièce, au lieu de 100 fr.

Ecrire au *Clairon*, boulevard des Capucines, 8, ou aux bureaux de l'*Eclair*, rue Mulet, 8.

Grande exposition horticole de Saint-Etienne au palais des arts. Ouvert depuis le 30 août jusqu'au 2 septembre inclusivement.

Exposition ouverte tous les jours de 9 heures du matin à 5 heures du soir.

Nominations dans le Clergé. — Par décision de Son Eminence le Cardinal-archevêque :

M. Dupuis, professeur à Saint-Jodard, a été nommé vicaire à Theizé.

M. Piat, vicaire à Neulize, a été nommé prêtre auxiliaire à Grézoilles.

Philippe de Bourbon

Nous ne venons pas ici recommencer l'éloge du grand prince qui vient de mourir en exil. Cet éloge est sur toutes les lèvres, cet éloge est dans tous les journaux.

Républicains et monarchistes se sont plu à le redire et le rediront encore : Henri V fut un des plus beaux caractères d'homme et de prince qui aient jamais existé.

Voulez-vous un exemple entre mille ? Ouvrez le *Gil Blas*, ce grand journal boulevardier de Paris, et lisez ce qu'il dit de cette grande mort :

« Le comte de Chambord meurt en martyr, après avoir vécu en saint. . . »

« Une nation ne serait plus digne de ce nom si elle assistait les yeux secs et le cœur léger, à la fin si douloureuse du dernier des princes dont l'histoire a été la sienne durant tant de siècles. C'est l'incarnation de tout un passé dont on ne saurait méconnaître les heures de grandeur et de gloire qui s'éteint en la personne du petit-fils de Charles X, c'est le drapeau de Rocroy, de Fontenoy, d'Alger, qui va devenir à jamais un lindeuil, et bien qu'il nous reste celui de Jemmapes, d'Austerlitz et de Solferino, il est bien permis de s'incliner encore une fois devant lui.

« Pour être la France du présent, il ne faut pas oublier la France des aïeux, et quand cette France-là disparaît avec des hommes d'une dignité d'existence et de caractère semblable à celle montrée par le comte de Chambord, tous les partis ont le devoir de se découvrir et de saluer très bas. »

Les faits et les hommes proclament donc la grandeur de cet homme, et l'histoire la redira après eux.

Ce que nous voulons chercher ici, c'est à préciser l'avenir que nous fait cette mort, à nous catholiques et Français.

Si j'exprimais ici mon opinion personnelle, je dirais que je n'ai jamais lutté pour le grand prince qui vient de mourir que pour accomplir un devoir, mais avec la triste conviction que le but était trop élevé pour y pouvoir jamais atteindre. Je dirais qu'aujourd'hui le but est plus humain, plus modeste, et, par conséquent plus près. Mais ce n'est pas mon opinion que je veux ici faire prévaloir, et je n'ai d'autre intention que d'être en ce moment l'écho de la presse catholique et monarchiste.

Or, le cri presque unanime de cette presse conservatrice est le grand cri de ralliement : Le roi est mort, vive le roi ! Henri V est mort, vive Philippe VII !

Le résultat de cette mort, c'est le rapprochement définitif et si désirable, c'est l'unification des légitimistes et des orléanistes.

Serrons-nous autour du comte de Paris, tel est le mot d'ordre de la presse conservatrice entière.

Et vraiment, il faut le reconnaître, l'union qui s'est faite sur la tombe d'Henri V est admirable ! Hier, on la désirait telle qu'elle est aujourd'hui, on n'osait l'espérer aussi complète. L'avenir est plus beau qu'on ne le croyait.

Seules, deux voix ont détonné dans le concert universel, et encore ne l'ont-elles fait que momentanément et très modestement.

Ces deux voix sont celles de l'*Univers* et du *Monde*.

Si même nous voulions aller au fond des choses, nous devrions avouer que l'*Univers* seul a fait dissidence, et quoi qu'il en soit, ce journal et le *Monde* veulent le comte de Paris, mais à une condition, c'est qu'il soit en tous points l'héritier du comte de Chambord, c'est qu'il adopte toutes ou à peu près toutes ses idées.

L'*Univers* et le *Monde* attendent donc que le comte de Paris ait parlé pour se prononcer.

Puisse notre nouveau roi faire à ces feuilles et à l'opinion qu'elles représentent, quelques concessions ! Puissent ces feuilles en faire, de leur part, au comte de Paris, et l'accord de venir, par là, absolument et irrévocablement au parfait.

L'union ! l'union ! C'est l'union qui peut seule nous sauver ; sacrifices tout à ce principe : l'union !

Donc, l'immense majorité de la presse légitimiste, pour ne pas dire l'unanimité, se rattache au comte de Paris. A lui seul, cet accord double nos forces. Ce n'est pas tout.

Une grande partie des bonapartistes s'écrit avec M. de Cassagnac : l'empire au plus digne ! si les princes d'Orléans sont plus agissants que le prince Victor, vivent les princes d'Orléans !

Ajoutez à toutes ces forces la foule qui suit infailliblement le parti le plus puissant, et qui est lasse aujourd'hui d'un régime méprisé, et vous aurez une idée de ce que peut la monarchie qu'on disait morte à tout jamais.

Les feuilles républicaines l'ont bien compris, et c'est précisément parce qu'elles l'ont vu trop clairement, qu'elles s'efforcent de nier notre vitalité.

Croyez-le bien, si la monarchie n'existait plus, vous n'entendriez pas tous ces cris qu'on pousse contre elle, et vous ne verriez pas ces journaux, qui savent à peine dissimuler leur frayeur, s'efforcer de semer la discorde dans nos rangs, par de ridicules combinaisons, et par de feintes hésitations entre plusieurs prétendants.

Nous n'avons pas trente-six rois, nous n'en avons qu'un, et ce roi, c'est Philippe VII.

Nous avons vu ce qu'est le parti des princes, voyons ce que sont les princes par eux-mêmes.

Leur famille nombreuse compte dans ses rangs des économistes, des écrivains, des généraux, des amiraux, tout ce qu'il faut pour bien gouverner un pays.

Ajoutez que ces économistes ont passé leur vie à étudier les problèmes sociaux chez tous les peuples ; que ces écrivains ont parmi eux un de nos plus illustres académiciens ; que ces généraux sont des ducs d'Aumale, et le duc de Chartres, dit Robert-le-Fort ; enfin que cet amiral est le brave prince de Joinville qui a servi cinquante ans dans la marine.

Je passe sous silence la quantité d'hommes éminents qui soutiennent ces princes ; la liste en serait trop longue à donner.

En résumé, les princes d'Orléans, aujourd'hui nos princes légitimes, sont les maîtres de la si-

HENRI V

Le 29 septembre 1820, naquit Henri-Charles-Marie-Ferdinand-Dieudonné d'Artois, à qui l'on donna d'abord le titre de duc de Bordeaux : Sa naissance fut accueillie avec une indiscrète joie. Pendant plusieurs jours, les abords des Tuileries furent envahis par une foule immense et joyeuse, acclamant le Roi, acclamant l'auguste mère du jeune prince, demandant à voir l'héritier du si regretté duc de Berry. Louis XVIII montra son petit neveu au peuple en prononçant ces belles paroles :

— Mes amis, votre joie complète la mienne. Cet enfant sera un jour votre père : il vous aimera comme je vous aime, comme les miens vous ont toujours aimés.

Les fêtes publiques furent splendides et la maison de France s'honora tout particulièrement par les magnifiques charités qu'elle prodigua.

Le château de Chambord, qu'une bande de démolisseurs voulait livrer à la pioche, fut offert au nouveau-né par une souscription publique, toute spontanée et à laquelle prirent part toutes les classes de la société française. Il est triste et humiliant de penser que cet acte de *loyalisme*, si noble et si attendrissant, ait été exploité contre la royauté capétienne par des malheureux qui prenaient la qualité de Français. Un pamphlétaire trop célèbre, Paul-Louis Courier, écrivit à ce propos un abominable petit livre, sorte de compendium de tout ce que

peut inspirer l'esprit révolutionnaire et la basse envie.

Le 1^{er} mai 1824, furent célébrées les fêtes du baptême du fils de France. Elles furent admirables, et ont laissé une trace profonde dans l'esprit des contemporains.

Maine de Biran écrivait à ce propos :

« La cérémonie du baptême d'Henri-Dieudonné d'Artois, doit avoir fait dans l'âme de tous ceux qui l'ont vue, une impression qui ne s'effacera pas. Tout concourait à la rendre somptueusement touchante. Je ne parle pas de la pompe et de la magnificence de Notre-Dame décorée pour cette fête comme elle ne l'a jamais été. Mais les augustes personnages, vers lesquels tous les regards se dirigeaient, cet enfant précieux auquel se rattachent toutes nos destinées, consacré à Dieu par le vénérable archevêque, les cris de MADEMOISELLE en voyant son frère porté à l'autel, l'air de notre petit Henri, la contenance de son héroïque mère, tout cela composait un tableau dont je regrette de ne pouvoir donner à mes chères filles une idée exacte ; il faut avoir vu et senti. »

La première éducation d'Henri fut digne de son rang et du grand caractère de ses parents augustes. Ce fut d'abord à M^{me} la marquise de Gontaut qu'il fut confié ainsi que sa sœur, MADEMOISELLE. A quatre ans, les deux enfants savaient lire et écrivaient un peu.

Pour récompenser le jeune prince de ses premiers succès scolaires, on lui délivrait un bon sur la caisse du Roi, cet argent servait aux

aumônes de l'aimable jeune prince. Si son ardeur au travail semblait se ralentir, on n'avait qu'à lui dire :

— Prenez garde, Monseigneur, vos pauvres en souffriront, et cela suffisait. Henri se remettait à l'ouvrage avec une nouvelle ardeur.

La charité, l'amour des pauvres était le trait dominant du caractère du jeune prince.

Voici, à ce sujet, une petite anecdote bien touchante, qu'aucun biographe n'a relatée, et que nous pouvons garantir authentique.

Le général comte Contard, arrive par son mérite et sa valeur aux plus hautes dignités de l'armée, fréquentait beaucoup les Tuileries, et se voyait très cordialement accueilli par Charles X, qui aimait son esprit franc et ouvert.

— Sire, disait un jour le général, Votre Majesté ne peut s'imaginer combien je me découvre de parents pauvres depuis que je suis devenu presque riche...

Henri avait entendu ce propos, et lorsque le général eut pris congé, il le suivit, le tirant doucement par son habit.

— Général, lui dit-il, si j'avais su que vous aviez tant de parents pauvres, j'aurais beaucoup mieux travaillé. Mais j'ai encore vingt francs, acceptez-les, je vous prie.

Le général, souriant, les larmes aux yeux, remercia le jeune prince et essaya de lui faire comprendre qu'il ne pouvait accepter son offre gracieuse.

— Vous ne voulez pas de mon louis, reprit Henri ; acceptez au moins cette boîte de bonbons pour les petits enfants de vos parents pau-

vres : je suis sûr que cela leur fera plaisir.

Le général accepta une jolie bonbonnière, et baïsa la main de l'auguste et aimable enfant.

La bonbonnière a été gardée par des amis du général comme une précieuse relique. Elle existe encore, et nous l'avons vue.

Cet autre trait, bien touchant aussi, a été raconté par un capitaine de la garde royale de service à Saint-Cloud, en 1830 :

« J'accompagnais le Roi, dit le capitaine, durant une promenade à pied qu'il fit avec son petit-fils, dans les environs du château. Le duc de Bordeaux nous précédait en courant. Tout à coup, nous le voyons arrêté au détour d'un chemin et nous l'entendons crier :

« — Vous ne passerez pas, vous n'irez pas plus loin ! »

« Nous approchons et nous trouvons un cercueil à peine recouvert d'un drap et dont les planches étaient si peu jointes qu'on voyait le corps. Des enfants en haillons suivaient avec quelques amis.

« Le jeune prince les avait arrêtés, et comme nous arrivions, il commença à demander au Roi, son grand-père, à quelques gentilshommes et à moi-même toutes les bourses, qu'il réunissait à la sienne, qu'il distribuait ensuite à cette famille indigente et désolée. « Vous n'irez pas plus loin. — N'est-ce pas, grand-père, qu'il faut qu'ils retournent à la maison... Oh ! pourquoi tous les morts n'ont-ils pas le même convoi ! Je veux que dans trois heures on ait tout réparé. » Et il voulut accompagner le corps jusqu'à sa pauvre demeure. Rien ne put l'empêcher de revenir s'assurer lui-même qu'on avait exécuté

tuation. Tout dépend d'eux. S'ils veulent agir, c'en est fait de la République !

S'ils veulent agir ! Et c'est pourquoi nous les supplions d'agir, et c'est pourquoi nous les avertissons que s'ils ne font rien, que s'ils ne bissent pas tout lien avec la République, que s'ils ne posent pas nettement et fièrement comme prétendants au trône de France, ils manquent à tous leurs devoirs d'hommes, de princes et de chrétiens.

S'ils veulent agir ! car s'ils n'agissent pas, il y en a d'autres qui ne dormiront pas, et le neveu d'un Napoléon pourrait bien un jour leur montrer ce que sait accomplir l'énergie.

Qu'ils agissent donc, qu'ils tirent enfin la France de la boue où elle s'enfonce de plus en plus, qu'ils se montrent au milieu de la mêlée et qu'ils disent : A nous les hommes de courage, nous voulons sauver la patrie, dût-il nous en coûter la vie même.

Encore une fois, qu'ils parlent, qu'ils agissent, et l'avenir leur appartient !

Augustin RÉMY.

Frohsdorff

Bourbon n'est plus : la France monarchique
Pleure son roi, le pauvre son ami ;
Bourbon n'est plus ; l'Europe sympathique
Vient rendre hommage au monarque endormi.

Dieu resta sourd : nos sanglots, nos prières
N'ont pu surseoir aux arrêts de sa loi ;
France, debout ; traverse tes frontières,
Pour vénérer les restes de ton Roi.

Il dort là-bas, drapé dans sa bannière,
A ses côtés, le prêtre, un crucifix ;
Le souvenir de sa vaillante mère,
Son chapelet dans ses doigts amaigris.

Tu reverras cette face royale.
Portant encore traces de ses douleurs,
Tu baiseras ce front auguste et pâle
Qui n'a rougi qu'aux jours de nos malheurs.

Tu trouveras la reine dans les larmes.
Le drapeau noir sur un manoir en deuil,
Près du roi mort, debout le héraut d'armes
Qui doit demain précéder son cercueil.

Un peuple en pleurs qui s'agite et s'aborde
Se racontant ses chrétiennes vertus,
Et s'écriant : Dieu de miséricorde,
Prends dans ton ciel le Père qui n'est plus.

Bourbon n'est plus, sa pieuse mémoire
Restera pure au cœur de ses amis,
Il aura droit aux pages de l'histoire
Comme au respect de tous ses ennemis.

Devant ce roi que la mort nous enlève
Qui va passer à la postérité,
Fais, ô mon Dieu, que la France se lève,
Reprenne enfin sa vieille liberté.

Dors, Dieudonné, la France ta patrie
Un jour viendra te chercher dans ces lieux
Et transporter ta dépouille chérie
Dans cet asile où dorment tes aïeux.

Et moi, poète, aux regards sans lumière,
Moi qui ne puis me rendre près de toi,
Je garderai jusqu'à l'heure dernière
Le souvenir des bienfaits de mon Roi.

STÉPHANE L'AVEUGLE.

Le Duc de Bordeaux

Il y a huit jours, mourait à Frohsdorf sur la terre d'exil, Henri-Dieudonné, duc de Bordeaux, comte de Chambord petit fils de saint Louis, successeur de François I^{er}, héritier de la couronne de France, celui qui dans l'histoire portera le nom d'Henri V.

Je n'ai pas ici à retracer sa vie, à dire ce qu'était son esprit si droit, si loyal ; son intelligence si ouverte, si éclairée ; son instruction si variée ; son caractère si ferme ; son cœur si passionné de la France ! d'autres voix plus autorisées que la mienne se sont fait entendre et ont retracé les vertus et les qualités de cette grande âme.

Ce que je voudrais faire remarquer, c'est cette éclosion subite de sympathie universelle sur cette tombe à peine fermée. Quand à peine la nouvelle se fut répandue : « Le roi est mort, » ce ne fut partout qu'un même regret, et si chez les uns la douleur fut profonde, chez les autres la sympathie fut assez grande pour permettre à des ennemis de se découvrir devant cette mort.

Tous amis, indifférents, ennemis ont prononcé sur cette tombe, ce mot qui est le résumé de la vie d'Henri V.

Celui-là était un honnête homme !

Savez-vous que c'est quelque chose de grand que ce spectacle ? au temps où nous sommes, où les discordes civiles sont si vives, les passions politiques si excitées, où l'esprit perd de sa lucidité et de sa justesse dans les luttes journalières ; savez-vous, dis-je, que c'est quelque chose de grand que de voir les feux du combat s'éteindre, et vainqueur et vaincu et combattants de tout âge, s'arrêter aux pieds de cette tombe et saluer ce mort parce que c'était un honnête homme !

Ce mot prononcé par tous sera désormais historique, Robert I^{er} sera le pieux, Louis IX le saint, Louis XI le rusé, Louis XIV le grand, Napoléon le grand capitaine, Henri V sera l'honnête.

Dieu merci, notre pays n'est point encore si abaissé qu'il n'ait pu admirer cette noble figure, et si, pour notre douleur, il pouvait être une consolation, ce serait ce concert unanime d'éloges sur ce prince à qui nous avions voué tous nos vœux et toutes nos espérances !

Et maintenant qu'il est couché dans la tombe et qu'il dort son dernier sommeil enveloppé dans le drapeau de Poitiers et de Dinan, de Fontenay et d'Alger, ce drapeau qu'il aimait comme on aime un souvenir sacré de ses aïeux, qu'il me soit permis de lui dire que nous avions toujours admiré sa grande âme, son amour profond pour la France, et qu'à cette admiration nous avions joint l'affection la plus vive.

Quand, à Saint-Denis, on scellait un tombeau royal, l'étendard de France s'inclinait sur cette tombe et le peuple s'écriait : « Le roi est mort. » Puis l'étendard se relevait vers le ciel, ses plis flottaient au vent et le peuple de nouveau s'écriait : « Vive le Roi. »

Et nous aussi, saluant Louis de Bourbon, comte de Paris nous nous écrions : Vive le Roi.

J. DUCHATEL.

Congrès National

DES SOCIÉTÉS DE SECOURS MUTUELS

La séance d'ouverture du Congrès aura lieu le mercredi 5, dans l'amphithéâtre de la Faculté des sciences. C'est au même endroit que se tiendront les assemblées générales, chaque soir, à huit heures, les jeudi, vendredi et samedi.

Quant aux séances des sept Commissions, entre lesquelles se partageront les travaux, elles auront lieu dans l'après-midi, au Lycée que l'administration universitaire a gracieusement mis à la disposition du Congrès. Malheureusement les réparations que subissent dans ce moment les bâtiments du Lycée ne permettront peut-être pas aux Commissions de s'installer dans les classes qui sont tout autour de la grande cour d'entrée ; et force serait alors de siéger dans les classes primaires, beaucoup moins bien disposées pour ces réunions.

La clôture du Congrès se fera le dimanche en séance générale, dans la salle des Folies-Bergères. Les dimensions du local permettront d'étendre les invitations à un plus grand nombre de membres de la mutualité, et les dames seront admises à la réunion.

Des adhésions sont venues au Congrès de tous les points de la France et mêmes des départements algériens. Parmi les noms des délégués attendus et déjà connus dans la mutualité, nous pouvons citer MM. Davrillé des Essarts, Copoix, le pasteur Auguste Dide, les délégués de la maison Leclaire, de Paris ; Vincent, de Rambouillet ; Vermont, de Rouen ; Le Cadre, de Nantes ; Bodet, d'Angers ; Girard, de Bordeaux ; Wind, le docteur Millou, de Marseille ; Th. Grand, le docteur Faivre, de Besançon, etc.

Ceux de nos lecteurs qui désireraient suivre les travaux du Congrès peuvent se procurer des cartes d'auditeurs, en s'adressant à la question qui sera établie en permanence au Lycée, classes primaires, rue Menestrier, pendant les journées du mardi 4, et mercredi 5, de neuf heures du matin à midi, et de deux heures à cinq heures du soir.

Courrier de Marseille

L'immense et légitime douleur soulevée en France par le fatal dénouement qui, depuis plus de deux mois menaçait le comte de Chambord, a eu dans toute l'Europe un retentissement étrange. Ce prince qui ne fut prince que de nom, dont les espérances ne se sont malheureusement pas réalisées, qui a passé sa vie entière, on peut le dire, loin du sol de la France qu'il aimait, de la France qui l'avait vu naître dans de douloureuses circonstances, a pu voir, pendant sa longue et douloureuse agonie, combien grands et nombreux étaient les regrets de ceux qui avaient foi en sa venue sur le trône de ses pères.

Aussitôt la triste nouvelle annoncée, un vent de deuil a soufflé sur la France ; de toutes parts les journaux nous sont arrivés encadrés de

noir, nous redisant en termes émus les derniers moments de celui qui devait être Henri V. Nos confrères de Marseille, la *Gazette du Midi*, le *Citoyen* et le *Balai* avaient tendu les portes de leurs bureaux de riches draperies de deuil que surmontait la couronne royale. Toutes les villes du département, et même les plus petites localités, nous annoncent que de nombreuses messes et des services, auxquels se pressait une assistance émue, ont été célébrés en l'honneur du royal défunt. A Marseille même un service solennel aura lieu le jour même où se feront les funérailles à Goritz, et ce n'est depuis huit jours qu'un immense concert de prières, non-seulement en France, mais encore dans l'Europe entière, dont les souverains ont tenu à cœur de témoigner par leurs lettres et leurs télégrammes de condoléance adressés à la comtesse de Chambord, la large part qu'ils prenaient à son deuil.

Les Conseils généraux, une fois au complet, se sont réunis et se sont occupés, nous l'avons vu dans les journaux, de soulever un peu partout quelques-unes de ces questions brûlantes qui, d'ailleurs, étaient dans le programme de leurs électeurs ; tout cela sans doute pour taquiner les préfets. Les trois nouveaux élus de notre corps départemental n'ont eu garde d'y manquer, et ont saisi avec empressement le prétexte du nombre restreint du Conseil municipal actuel pour émettre un vœu demandant à ce que des élections municipales complémentaires fussent faites dans le plus bref délai. Naturellement, le préfet a répondu qu'il n'en voyait pas l'utilité ; le projet a été néanmoins étudié, discuté, et a finalement échoué. Pourtant, il semble qu'un Conseil municipal où 14 membres ont donné leur démission n'est pas une assemblée représentant suffisamment les intérêts de la ville. Et d'ailleurs, pour ceux qui connaissent la composition actuelle du Conseil, ce ne sont pas, en effet, les intérêts de la ville qui sont représentés.

Pour finir, une petite anecdote fort curieuse que nous racontent les journaux de Marseille, et dans laquelle je ne nommerai pas l'intéressé, de peur de blesser sa modestie.

Dimanche dernier, dans une gare de banlieue, un personnage, conseiller général, dit-on, s'installe au train du soir dans un compartiment de dames seules avec toute sa famille. Instances de l'employé pour prier ce monsieur de descendre ; colère du personnage qui menace l'employé et le foudroie par cette apostrophe : « Vous ne savez donc pas qui je suis ! » On a voulu savoir qui il était, et on l'a su. Tout le monde se le dit à l'oreille et en rit bien haut. Pour vrai, il n'y a plus à se gêner, n'est-ce pas ; faites-vous donc nommer conseiller général !

RAOUL RATONEAU.

30 août 1883.

MME BALLIN Diplômée de la Faculté de médecine de Paris, ex-interne des hôpitaux, traite la stérilité, les suites de couches, ulcérations et dérangements. Analyses d'urine. Cabinet de 4 heures à 4 heures, 104, rue de l'Hôtel-de-Ville, à l'entresol.

ses ordres, et il ajouta : « Oh ! si j'étais Roi, je ne souffrirais jamais que les pauvres manquaient d'une sépulture convenable... Et le lendemain, il revint voir et soulager les orphelins. »

Une autre fois, il était allé faire une promenade avec son grand-père ; apercevant à un poste des tambours à terre ; il les touche en passant, ce qui était défendu par les règlements :

« Monseigneur, dit gaiement le soldat propriétaire du tambour, vous voilà dans le cas de l'amende. » C'est juste, dit son grand-père, qui l'entendit, il faut qu'il la paye. Tiens, voilà pour l'amende du duc de Bordeaux, et il lui donna un louis. L'enfant, ne comprenant pas et croyant qu'ils agissaient de faire un cadeau, court à sa mère, lui exprime l'intention d'imiter son grand-père et apporte un louis en disant : « Voilà encore pour le tambour. »

Un des mots favoris du duc de Bordeaux était celui-ci :

— Je veux être Henri IV second !

Ce fut le 2 février 1832, que le duc de Bordeaux fit sa première communion. La veille de ce jour solennel, le jeune prince descendit le soir chez son grand-père, et là, à genoux, il reçut une des plus touchantes bénédictions qui aient jamais été données. Son oncle et sa tante le bénissaient en même temps. Au milieu de leur émotion, on les entendait répéter à plusieurs fois : « Prie bien, prie surtout pour la France. »

« A la fin de cette belle journée, dit la *Biographie populaire d'Henry V*, Charles X apprit à son petit-fils toutes les circonstances du meurtre de son père. Le jeune prince surtout, pleura et pardonna. Qu'il était bien le fils du martyr du 13 février, qui répétait à sa dernière heure : Grâce pour l'homme ! »

A Holy-Rood, furent reprises régulièrement les études du duc de Bordeaux. La direction en fut entièrement concentrée entre les mains de M. Barrande, ancien élève de l'école polytechnique, homme de haute intelligence et d'une vaste érudition.

L'attitude peu favorable de l'Angleterre força bientôt les Bourbons à quitter Holy-Rood, tant il y avait pour eux d'instabilité jusque dans l'exil même ! Les adieux furent touchants ; le peuple d'Écosse éprouvait tant de peine à se séparer de ce royal enfant, qui savait déjà donner en *Bourbon*, de sa sœur, *Mademoiselle*, si bonne et si gracieuse, de ce vieux Roi, de son fils, dont la douleur et la charité émouvaient tous les cœurs, et enfin de la fille de Louis XVI, dont l'infortune n'avait d'égale que la générosité.

Prague, puis Goritz, abritèrent la famille royale. Ce fut à Goritz, que Charles X mourut, frappé d'une attaque de choléra. Désormais, toute la sollicitude des augustes exilés se concentra sur la personne du jeune Henry de France. On s'occupa de parfaire son éducation sous la conduite du général Froissac et du duc de Lévis, il parcourut l'Autriche, la Hongrie, une partie de l'Allemagne et l'Italie. En

même temps, on l'initiait à tous les exercices du corps.

Rompu à toutes les difficultés de l'équitation et de l'escrime, il était, en outre, d'une habileté remarquable au tir au pistolet, et y mettait tant d'ardeur, que M. de la Villatte, chargé du soin de sa personne, était obligé de l'entraîner lorsque le moment de se retirer était venu. « Encore un petit coup, mon bon La Villatte, et ce sera le dernier ; oh ! oui, le dernier... si je ne le manque pas... Le voici manqué... Oh ! peut-on finir comme cela ? C'est impossible. Tenez, tenez, à coup sûr, celui-ci nemanquera pas... et il sortait tout rayonnant d'avoir une dernière fois atteint le but. On en fit de bonne heure un nageur intrépide. Sa dernière épreuve fut de se jeter tout habillé dans la Moldau, rivière qui baigne les murs de Prague. Parvenu à l'autre bord, il dit une parole qui peignait bien toute la noblesse de son cœur : « Maintenant, je pourrais sauver un homme. »

Mais aussi combien il fut compris de cette classe ouvrière à laquelle il s'intéresse tant.

A Aisne, à Wiesbaden, des députations allèrent lui offrir leurs hommages. Un groupe de travailleurs fit présent au Roi d'une magnifique paire de pistolets avec cette adresse :

Les ouvriers au comte de Chambord.

« Des ouvriers de tous les états prient M. le comte de Chambord de vouloir bien accepter

un témoignage de leur respect, de leur dévouement, de leur reconnaissance pourtant de bienfaits répandus sur des misères françaises du sein de son exil. Au prince dont Paris fut le berceau, ils offrent un tribut de cette industrie parisienne, si noblement protégée par la royauté légitime et si cruellement frappée par les révolutions. Que M. le comte de Chambord daigne jeter les yeux sur ces listes de souscripteurs ; il jugera si le grand principe de la légitimité est le privilège exclusif d'une caste, comme voudraient le faire croire des hommes intéressés à égarer l'opinion, il verra que dans bien des mansardes de nos cités, comme dans bien des chaumières de nos campagnes, son nom est la consolation du présent, l'espérance de l'avenir.

« Ces ouvriers qui n'ont pu séduire des théories menteuses et qui n'ont pu tromper la calomnie, savent tout ce qu'il y a de haute intelligence, de véritable amour du peuple chez le digne petit-fils de saint Louis et d'Henry IV. Ils savent qu'avec lui seul le travail doit renaître, la France doit retrouver la paix solide, la splendeur, la prospérité ; ils désiraient du fond du cœur porter eux-mêmes leur offrande à M. le comte de Chambord, mais ils n'ont pas les moyens d'aller à lui, puisse-t-il bientôt venir à eux !

« Qu'il me serait doux, s'écria le prince, de contribuer au bien-être de si braves gens et de leur prouver ma reconnaissance ! »

Concerts Bellecour

Les concerts touchent à leur fin. Avis donc aux retardataires. Nous avons eu cette semaine la dernière grande fête musicale de la saison, le festival Meyerbeer. Les plus belles pages de ce grand Maître ont été merveilleusement interprétées par des artistes que tout le monde apprécie et dont nous avons maintes fois entretenus nos lecteurs.

M. et M^{me} Cottet qui viennent, à ce qu'on nous dit, de signer un brillant engagement pour le Grand-Théâtre de Toulouse se sont fait vivement applaudir, l'une dans le grand air « Va, dit-elle », de *Robert le Diable*, l'autre dans « O Paradis », de *l'Africaine*.

Citons encore M. Beyle, très bien dans « Fille des Rois », de *l'Africaine*.

M^{lle} Flore, lauréate du Conservatoire de Lyon, a dit avec beaucoup de méthode l'air « O beau pays de la Touraine », des *Huguenots*.

L'orchestre comme toujours a eu un succès bien mérité dans l'immortelle *Marche au flambeau* et dans deux fort jolies fantaisies sur le *Prophète* et sur les *Huguenots*.

La fête s'est terminée aux accents du grand « unisson et final » de *l'Africaine*.

BULLETIN FINANCIER

La politique qui a été pendant si longtemps sans influence sur la Bourse, paraît reprendre aujourd'hui tout son ascendant. C'est si vrai que pendant cette dernière quinzaine, on a monté ou baissé, sur de simples bruits et sur de menus incidents. Ainsi un article de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, a exercé sur le marché une fâcheuse influence. Puis ce sont les nouvelles du Tonkin qui sont venues à leur tour, l'impressionner défavorablement. C'est vivement à regretter parce que si l'on rentre dans cette voie, on attendra longtemps le retour des beaux jours, la politique n'étant pas plus faite pour nous donner la richesse que le bonheur.

Le marché des valeurs de crédit continue à être délaissé. Peu d'engagements et par suite peu de modifications sur les cours. Mais c'est la faiblesse qui paraît devoir définitivement prédominer. C'est, du reste, assez rationnel. Les bénéfices du premier semestre pour la plupart des Banques, se sont ressentis de la pénurie des affaires et le second n'a encore fait aucune promesse.

Malgré une diminution sensible dans les recettes, la Banque de France, conserve ses plus hauts cours.

Un mouvement de recul assez prononcé sur cette valeur, ne nous paraît ni impossible, ni improbable. Les autres valeurs du crédit sont au même cours que la semaine passée.

La lourdeur s'accroît sur les chemins de fer. Le Nord a encore baissé. Il clôture à 1860 en perte de quelques unités sur les cours cotés précédemment. Le projet de tunnel sous-marin est encore ajourné, sinon abandonné. Une fois de plus, c'est le parti des militaires qui l'emporte sur le parti des économistes. Quant au viaduc à ciel ouvert que réclame le député Achapa, en supposant sa possibilité, il sera sans nul doute accueilli par les enfants de la verte Erin, par les mêmes fins de non-recevoir que le tunnel sous-marin.

Le Lyon baisse également sous l'influence persistante de la diminution de ses recettes, diminution qui s'élève jusqu'à ce jour à plus de trois millions.

Il termine à 1.410, contre 1.420 de la semaine passée.

Pas de changement sur les titres de l'Orléans qui restent aux environs de 1.290.

On peut en dire autant du Midi à 1.160 et de l'Est à 742.

Le marché des obligations de chemins de fer français montre seul quelque animation, car c'est de ce côté que se porte l'épargne qui cherche des placements de tout repos.

Toutefois on peut se demander si le cours des obligations n'est pas trop élevé et si les appels prochains qu'on doit faire à l'épargne ne sont pas de nature à les modifier dans le sens de la baisse. Nous serions portés à le croire. Toutefois cette réaction, si réaction il y a, ne saurait inquiéter les porteurs.

Les Lombards et les Autrichiens sont toujours faibles pour les raisons que nous avons données dans nos précédents bulletins.

Nous devons signaler une baisse assez sensible sur le Suez, malgré une progression constante dans les recettes. Cette faiblesse s'explique par des ventes d'origine anglaise, qui, vu le temps des vacances, ne trouvent que difficilement contre-partie. Sans dénigrer cette valeur, nous avons toujours conseillé à la petite épargne de s'en tenir à l'écart. Nous n'avons qu'à nous en féliciter.

Le marché des valeurs minières et métallurgiques, sans être très animé, se maintient à un niveau très satisfaisant. Les grosses commandes sont devenues rares; mais cela n'a rien de bien étonnant. Il faut attendre que les grandes compagnies se soient mises à l'œuvre. En attendant il arrive chaque quinzaine une série de petites commandes qui suffisent à entretenir une sorte d'activité dans les usines. Celles du Boucaud appartenant aux Acieries de la marine, ont même reçu de la compagnie du Midi, une commande de 100.000 tonnes de rails à un prix assez rémunérateur.

Les Minoteries stéphanoises, comme les Ateliers de Saint-Etienne, sont de création trop récente pour être conseillées à l'épargne. Avant d'y mettre son argent, ou fera bien d'attendre que ces établissements aient fait leurs preuves.

VARIÉTÉS

Anciens hospices des Passants de Lyon et de ses environs.

Il existait autrefois auprès des portes d'entrée de notre ville, ainsi que dans plusieurs communes environnantes situées sur les grandes routes, des hospices où les pauvres passants et les pèlerins étaient reçus, nourris et logés jusqu'au lendemain et même au besoin pendant trois jours. A leur départ de l'hospice, on leur donnait une certaine somme qu'on nommait la passade, pour leur aider à continuer leur route. On en comptait six à Lyon, savoir :

1° A l'angle de la rue Trion et de celle des Anges, à Saint-Just, était l'hôpital de Trion, qui joignait la porte du même nom, il avait été fondé au cinquième siècle et était administré par un recteur à la nomination du chapitre de Saint-Just. Un citoyen de Lyon, nommé Guyonnet de la Mure, l'avait fait restaurer en 1333. Détruit en 1562 par les protestants, il ne fut pas rétabli, la chapelle qui le desservait fut seule restaurée, elle était sous le vocable de Saint-Michel. On y faisait le catéchisme préparatoire des enfants de la paroisse de Saint-Just qui n'avaient pas encore fait leur première communion. Cette chapelle fut vendue à l'époque de la révolution à un sieur Chipier, qui la transforma en habitation particulière.

2° Près de la porte Saint-Irénée, était l'hôpital des passants des religieux de Saint-Irénée. Les citoyens de Lyon soulevés contre le chapitre, brûlèrent cet hôpital au mois de décembre 1270, avec quelques maisons voisines. Il fut ensuite reconstruit, puis détruit de nouveau par les protestants en 1562 et ne fut pas rétabli. Il est mentionné dans le procès-verbal dressé le 29 mars 1568, par ordre du roi Charles IX.

3° Près de la porte de Vaise était l'hôpital des Deux-Amants, il dépendait du chapitre de Saint-Paul. Dans la suite, comme on n'y donnait plus l'hospitalité, il fut supprimé par une bulle du pape Alexandre VII, du 14 novembre 1492, et estimé 1.500 livres tournois. Les Cordeliers de l'Observance en firent l'acquisition.

4° Près de la porte de Saint-Georges, était l'hôpital de Saint-Jean. En 1480, Jean-Claude de la Roche, notaire public et recteur de cet hôpital, le remit entre les mains des échevins, ceux-ci le réunirent à l'Hôtel-Dieu de Lyon le 15 juillet de la même année, et le recteur de l'hôpital le vendit en 1524, parce qu'il tombait en ruines.

5° L'hôpital de Sainte-Catherine, situé à l'une des extrémités de la rue du même nom,

¹ Cochar, *Guide du voyageur à Lyon de l'année 1826*, p. 606.

² Le Laboureur, *Mazures de l'île-Barbe*, t. II, p. 415.

³ *Almanach de Lyon de l'année 1755*.

⁴ Monfalcon, *Histoire de Lyon*, t. I, p. 402.

⁵ L'abbé Pavy, *Les Cordeliers de l'Observance*, p. 40 et 41.

⁶ Dagier, *Histoire de l'Hôtel-Dieu de Lyon*, t. I, p. 76.

pour les pauvres passants arrivant à Lyon de la Croix-Rousse ou de Serin, par les anciennes portes de Saint-Vincent, de Saint-Marcel, du Griffon ou de Serin. En 1200, l'abbesse et eurent de Saint-Pierre avaient joint à cet hôpital une chapelle sous le vocable de Sainte-Catherine. Cette maison qui servait de base à l'institution de l'Aumône générale en 1531, avait d'abord été administrée par un commandeur, puis ensuite par un recteur à la nomination de l'abbaye de Saint-Pierre de qui elle dépendait. Comme on n'y donnait plus l'hospitalité, l'abbaye le donna pour les pauvres. Les conseillers de ville y établirent les filles orphelines ou adoptives sous la conduite d'une maîtresse.

Lorsque Turquet et Naris fondèrent à Lyon, en 1536, la manufacture des étoffes de soie, les filles de Sainte-Catherine furent employées au dévidage de ce riche tissu. La filature du coton leur fut aussi confiée en 1543, époque de l'établissement de la fabrique des futaines. L'hôpital de Sainte-Catherine fut donné par la ville à l'Aumône générale en 1580. Les filles orphelines y demeurèrent jusqu'au 21 mars 1629, qu'elles furent réunies à l'hôpital général de la Charité. Depuis cette époque, l'hôpital de Sainte-Catherine avait été destiné à des locations particulières; l'église qui avait été détruite en partie en 1648, par un incendie avec une maison qui la joignait, avait été restaurée peu de temps après par les soins de MM. les recteurs de l'Aumône générale. Elle servit pour y faire tous les dimanches, une partie de la distribution des quatorze mille cinq cents pains de l'Aumône-générale. Il s'y tenait aussi les Assemblées d'une pieuse congrégation de filles chrétiennes, qui y avaient un aumônier. L'hôpital et l'église de Sainte-Catherine ainsi que l'ancien hôtel du Parc, ont disparu avec l'année 1859, de nouvelles constructions remplacent ces édifices.

(A suivre.)

¹ Le Febvre, *Nombre des églises qui sont dans les cloches et dépendances de la ville de Lyon*, etc., ch. I.

² Cochar, *Guide du voyageur à Lyon de l'année 1826*, p. 433 et 454.

³ Saint-Aubin, *Histoire civile de la ville de Lyon*, p. 347.

⁴ L'Aumône générale avait été primitivement établie dans la maison occupée ensuite par l'hôtel du Parc (alors place des Carmes, 1). Malgré les divers changements qu'on avait opérés, cette habitation conservait encore dans son architecture quelque chose du caractère religieux qu'elle avait autrefois. La façade intérieure présentait, au-dessus d'une niche vide, l'inscription suivante, gravée sur une table de pierre :

BYREAV
DE L'AUMÔNE GÉNÉRALE
1673

Voyez Léon Boitel, *La chapelle des Pénitents de la Miséricorde*, p. 33.

Le Propriétaire-Gérant : B. DUVIVIER.

LYON. — IMP. COMM. L. E. ET ADMINISTRATIVE, PITREAU, RUE GENTIL, 1.

La grande maison de blanc, AU BAT D'ARGENT, 9, rue de la République, a l'honneur d'informer que, dès maintenant, elle a reçu et met en vente ses immenses assortiments en Toile des meilleures productions, Shirting, Cretonne écrue, Rideaux de tous les genres, Ameublements, Tapis, Foyers carpettes, Moutchoirs, Linge de table blanc et mi-blanc, Lingerie, Bonnetterie, Chemises, Lingerie d'Eglises, Aubes, etc. Nous appelons surtout l'attention sur le linge tout confectionné et prêt à servir, parfaitement assorti et toujours très soigné.

La véritable LIQUEUR BÉNÉDICTINE

Avant de manger, un petit verre de cette liqueur, étendue d'eau, donne une des boissons les plus fraîches, les plus apéritives que nous connaissions; de même qu'après le repas, nous ne savons rien de plus agréable au goût qu'un ou deux doigts de *Bénédictine*: cela parfume la bouche, ravit le palais, active la digestion, et vient puissamment en aide aux estomacs paresseux ou trop chargés.

En temps d'épidémie cholérique, et pour combattre les influences malsaines d'une atmosphère viciée, son action thérapeutique est incontestable; nous eûmes, à différentes reprises, l'occasion d'en apprécier toute la valeur; nous sommes heureux de pouvoir lui rendre un éclatant témoignage.

D^r MALLET.

GRANDE ACTUALITÉ

M^{GR} LE COMTE DE CHAMBORD

Correspondance complète. — 4 vol. in-18, de 402 pages, 1 fr. 50 c.

HISTOIRE D'HENRI V

PAR ALEXANDRE DE SAINT-ALBIN

1 vol. in-8, de VIII-316 pages, prix. 5 fr.

Avec cette épigraphe : « Vous direz à Henri que ce qu'il dit est bien dit et que ce qu'il fait est bien fait. »

HENRI V ET LA MONARCHIE TRADITIONNELLE

1 vol. in-12, avec portrait sur acier: 50 c. — Édition populaire: 50 c.

Adresser les demandes à M. Victor PALMÉ, éditeur, 76, rue des Saints-Pères, PARIS

LE PROGRAMME ROYAL

Pour obéir à de nombreuses demandes, nous avons fait tirer une petite brochure de propagande, le *Programme royal*.

Cette brochure, que nos amis voudront sans doute répandre avec profusion est à leur disposition au prix de quatre francs le cent et trente-cinq francs le mille.

Elle constitue la meilleure de toutes les réponses à faire à tous ceux qui, par ignorance ou mauvaise foi, représentent la monarchie légitime comme opposée aux tendances modernes, alors qu'elle est, en réalité, le régime le plus pur, le plus logique, le plus populaire et le plus réparateur que la France puisse se donner.

Adresser les demandes à l'administration du *Clairon*, 12, rue de la Grange-Batelière.

La Prophétie

Il vient de paraître à Tours une brochure dont le succès est considérable. Elle est intitulée : *Prophétie tirée de l'Apocalypse*, et signée par M. de Montrouil. (Imprimée chez M. Mazureau, 13, rue Richelieu.)

Cette brochure a 30 pages et se vend 15 centimes chez les libraires. Dans cet écrit, l'auteur a fait preuve d'une science profonde. Il a étudié avec une patience de bénédictin les Saintes Écritures, et notamment l'*Apocalypse*. Ce livre, indechiffable pour le commun des mortels, M. de Montrouil le connaît comme son alphabet. « Rien, aujourd'hui, — dit-il dans son épigraphe, — rien de plus clair et de plus compréhensible que l'*Apocalypse*, qui dévoile aux yeux émerveillés de l'homme les mystères les plus cachés de l'avenir, depuis la venue de Jésus-Christ jusqu'à la ruine totale de l'univers, infiniment plus prochaine qu'on ne se l'imagine généralement. »

La lecture de cette *Prophétie* est à la fois effrayante et consolante. L'auteur prouve que tous les faits annoncés jusqu'ici se sont réalisés. Deux grands événements se produiront encore avant la fin du monde, et puisque tous ceux qui ont été prédits dans le *Livre divin* se sont accomplis à la lettre, il n'y a aucune raison de douter que les deux derniers ne s'accomplissent également. M. de Montrouil n'en doute pas, et il en fournit les preuves qu'il déclare irréfutables.

Ajoutons, à l'éloge de l'honorable et vénérable auteur, que son œuvre est inspirée par une foi profonde, et, en outre, qu'elle est écrite dans un langage aussi élégant qu'élevé.

Chants Royalistes

TROISIÈME SÉRIE

Nous apprenons que la troisième série du *Recueil de chants Royalistes*, paroles et musique, vient de paraître. Nous y retrouvons un grand nombre de chansons célèbres.

Le prix de chaque série, paroles et musique est de 1 fr. 25 franco, 1 fr. 40 pour l'édition de luxe, et de 75 cent. franco, 90 cent. pour l'édition populaire. Adresser les demandes à M. Briand, libraire, rue Saint-Laud, 62, à Angers.

CARROSSERIE

1^{re} MAISON DE CONFIANCE

A LYON

P. CHARREL

Ancienne maison ROBERJOT

Place St-Potin, 10 et 12

Vastes et splendides magasins, où l'on trouve Breacks, Landaus, *Spider anglais*, *Charettes anglaises*, *Mylords*.

Récompenses obtenues à toutes les grandes Expositions.

RASOIR

MIRACULEUX (b^{te} s. g. d. g.)

Oui il est MIRACULEUX!

Essayez-le et vous ne voudrez plus vous raser ni vous laisser raser avec un autre instrument.

En effet, il permet à toute personne de se raser sans en avoir aucune habitude, et cela sans crainte de coupure.

Fût-on aveugle ou agité d'un tremblement nerveux, on peut se raser d'une façon plus parfaite que ne le ferait le barbier le plus expérimenté par les procédés anciens.

Pour le recevoir franco, envoyer 5 fr. 50 à M. BEAURY, 43, RUE RICHELIEU, PARIS.

Une Dame Allemande

Très instruite et très recommandable, désire donner des leçons d'allemand.

(S'adresser au bureau du journal, même par correspondance.)

CHAPELLERIE ECCLESIASTIQUE

MAISON RECOMMANDÉE

VIALET-DUCLOS

FABRICANT

LYON, 6, place Saint-Jean, LYON

ATELIER DE PEINTURE SUR VERRE

Vitraux d'art de tous styles

Augustin THIERRY

LYON, 27 et 29, quai Fulchiron.